

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 110 (2002)

**Nachruf:** Hommage à Jean-Charles Biaudet (1910-2000)  
**Autor:** Jéquier, Marie-Claude

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 19.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dans le futur. Ce faisant, lui l'anti-dogmatique renonce à approfondir les valeurs auxquelles il croit (neutralité, fédéralisme, etc.) mais attend de ses concitoyens qu'ils y adhèrent sans autre. De même, sa difficulté, dérivée de son pragmatisme, à joindre à son action quotidienne un certain goût de l'anticipation, geste qui lui répugne fondamentalement, l'empêche de saisir, par exemple, la réalité de la révolte soixante-huitarde. Tout à sa haine des contestations violentes, il n'aperçoit en elle, mais sans la nommer, qu'un « divertissement typique par quoi des jeunes gens de bonne famille cherchent à échapper à leur mal du siècle, au spleen, à la morosité ».

L'histoire comme moyen privilégié de dédramatiser le présent ou comme témoin à charge de tous les soubresauts de l'actualité : G.-A. Chevallaz, historien et politicien, est au centre de ces questionnements qui troublent encore l'historien d'aujourd'hui.

*Olivier Meuwly*

## HOMMAGE A JEAN-CHARLES BIAUDET (1910-2000)

Parler de celui qui fut son « patron » pendant si longtemps n'est pas facile et fait ressurgir tant de souvenirs. Ma première image de Jean-Charles Biaudet remonte au cours d'histoire générale qu'il donnait aux nouveaux étudiants que nous étions dans l'austère auditoire de l'Ancienne académie à la Cité.

Deux choses m'avaient frappée : l'élégance de l'homme, une élégance naturelle, et une prestance que sa petite taille ne laissait pas augurer. Mais surtout il usait d'une langue magnifique qui coulait à nos oreilles et que nous ne nous lassions pas d'écouter. Nous étions très impressionnés : chaque mot était à sa place, aucune hésitation, aucune rupture dans le débit, avec un petit « cheveu sur la langue » qui faisait tout son charme et lui évitait une perfection qui eût été ennuyeuse.

Plus tard, dans ses séminaires, la rigueur qui sous-tendait toute sa démarche historique s'exerçait pleinement : sévère, sans aucune complaisance, il écoutait attentivement l'étudiant(e) qui se livrait à une analyse de texte. L'une d'elles, disséquant un jour un passage sur la question jurassienne affirma avec aplomb que « malheureusement les populations n'avaient pas été consultées ». Que n'avait-elle pas dit ! « Mademoiselle », l'interrompit froidement notre professeur, « vos sentiments n'ont rien à voir là-dedans, à l'époque personne ne songeait à consulter les populations, vous vous rendez coupable d'anachronisme. Les faits seuls nous intéressent. »

Mais la vie même de J.-C. Biaudet est digne d'un roman. Après une scolarité en Algérie (où son père, Suisse d'origine, possérait un domaine agricole), puis au Lycée Louis-le-grand à Paris, Jean-Charles Biaudet, se décide pour une carrière diplomatique. Il entreprend dans ce but des études de science politique et d'histoire

à l'Université de Lausanne. Un contrôle médical de routine révèle une tuberculose, maladie encore assez fréquente à l'époque. C'est dès lors au sanatorium universitaire de Leysin qu'il passe plusieurs années à côtoyer la mort. Mais c'est là aussi qu'il rencontre celle qui deviendra sa femme, Elisabeth Hedinger, médecin. Tous deux vont lutter ensemble contre la maladie et la vaincre. Madame Biaudet sera pour son mari une compagne formidable : ses qualités humaines et ses compétences médicales lui vaudront d'ailleurs d'être une des premières femmes à siéger au Grand Conseil dans les rangs des libéraux, même si son engagement social en faveur des plus faibles lui a fait souvent prendre des positions peu orthodoxes pour une libérale ! La tendresse et la liberté avec laquelle elle s'adressait à son « Scipion » (allusion à son enfance coloniale), témoignaient de la qualité des relations d'un couple hors normes.

Mais revenons à la carrière de J.-C. Biaudet.

En 1941, il présente sa thèse : *La Suisse et la Monarchie de Juillet*, sous la direction du Professeur Charles Gilliard. Ce « monument » qui le place immédiatement parmi les meilleurs historiens suisses de sa génération, sera suivi d'un nombre impressionnant d'articles, de comptes rendus, d'ouvrages collectifs, commémoratifs, savants ou à l'usage du grand public. Son champ d'intérêt est très vaste, et recouvre une longue période de l'histoire de la Suisse, particulièrement le XIX<sup>e</sup> siècle.

Commence alors une carrière à la fois de chercheur, d'enseignant et de grand serviteur de l'État. Celle-ci l'amène des Archives cantonales (1948-1950) à la Bibliothèque cantonale et universitaire, qu'il dirige de 1950 à 1955 ; cette même année, il est nommé professeur d'histoire moderne à la Faculté des Lettres, puis également en Sciences politiques, chaire qu'il occupe jusqu'en 1979 pour le plus grand bonheur de générations d'étudiants.

Mais cette facette du chercheur, du pédagogue se doublait chez lui de qualités de gestionnaire et d'une notion aiguë du service public. Contrairement à certains enseignants universitaires ou autres, qui affichent un dédain poli pour le monde politique et la vie de la cité, Jean-Charles Biaudet a toujours été intimement persuadé que les membres du corps académique doivent s'impliquer dans l'administration de leur Alma mater. Tour à tour doyen de faculté, président des SSP puis vice-recteur (1969-1972), sans parler de ses nombreuses présidences de sociétés scientifiques, dont la vice-présidence du Fonds national de 1964 à 1976, il fait bénéficier l'Université de ses qualités de patron et d'homme de vision. L'on était alors en pleine construction de la nouvelle Université, à laquelle Jean-Charles Biaudet a consacré une énergie, une conviction et fait valoir des compétences tout à fait remarquables. Dorigny lui doit beaucoup !

Mais Jean-Charles Biaudet n'était pas seulement un chercheur, un pédagogue et un administrateur de talent, c'était aussi un fin négociateur : il avait un sens aigu de la diplomatie et inspirait confiance à ses interlocuteurs, bien qu'un certaine vivacité dans ses propos animât parfois les débats : il n'avait pas la langue dans sa poche et ne s'en laissait pas compter. Ses avis étaient cependant toujours pertinents et écoutés.

Il n'est pas besoin de rappeler l'importance des sources pour un historien. Jean-Charles Biaudet avait fait de leur publication un art ; il y a puisé une matière historique exceptionnelle, pour lui-même et pour les autres chercheurs. C'est un genre difficile : il a été souvent galvaudé, tronqué ; certains historiens y ont pratiqué des choix, ils ont imposé des coupures. Lui y a appliqué la rigueur et la précision qui étaient sa marque. Après les souvenirs d'Henri Monod, il initie en 1972, avec l'appui du Fonds national de la recherche scientifique, la publication de la correspondance de F. C. de la Harpe, puisant dans l'important fonds remis en 1947 par Henri de Goumoens-Monod à la BCU. Deux directions sont prises : l'une avec la collaboration de Françoise Nicod, sa fidèle assistante qui l'accompagnera jusqu'à la fin de sa vie, s'attaque à la correspondance que la Harpe privilégiait (et pour cause), celle avec son élève le tsar de Russie Alexandre I<sup>er</sup> et sa famille. L'autre, avec ma collaboration, s'empare de la correspondance de l'époque où la Harpe a joué le rôle politique le plus important, celle de l'indépendance du canton de Vaud et de la nouvelle République helvétique. Les publications se succèderont de 1978 à 1985, cinq volumes, des milliers de lettres qui ont été retrouvées, transcrrites, collationnées, annotées, une mine d'informations, qui jette un éclairage nouveau et passionnant sur l'histoire de la Suisse et de l'Europe de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>. Le sixième volume, bien qu'entièrement terminé et collationné en 1983, ne paraîtra qu'en 1998, avec la collaboration du professeur É. Hofmann.

Dès 1980, une retraite extrêmement active, remplie de mandats divers, de publications (Histoire de Lausanne, documents diplomatiques, etc.) le maintenait dans une forme que rien ne semblait devoir altérer. Il ne changeait pas, toujours aussi vif, aussi curieux, dispensant des conseils avisés, fruits de sa vaste expérience, de sa connaissance des hommes et d'une culture historique immense.

Quant à moi, il m'a tout appris. Comme professeur tout d'abord : la rigueur d'une analyse de texte précise et critique, l'importance du détail, la précision. Comme patron ensuite : en tant qu'assistante d'enseignement, puis de maître-assistante, j'ai appris à guider les étudiants, à les écouter, à leur apprendre à apprendre et où apprendre. Comme maître de recherche enfin, qui m'a familiarisée avec le travail de fourmi dans les archives et m'a communiqué l'excitation d'une recherche aboutie, lorsqu'en remontant aux sources on vérifie ou on infirme des affirmations mille fois répétées. Il m'a appris à aimer l'histoire de mon pays, que j'avais malheureusement si peu, voire pas du tout pratiquée à l'école, à la trouver passionnante et à faire partager cette passion. Certes, j'ai choisi, en 1983, une autre voie, celle du musée puis de la responsabilité de la culture dans la Ville, et je pense que peut-être il en a été déçu. Mais je crois n'avoir pas été indigne de ce qu'il m'a appris, aussi bien sur le plan scientifique que sur celui des rapports humains et de l'engagement au service de la communauté.

*Marie-Claude Jéquier*